# SECOND DISCOURS

## SUR LA LIBERTÉ FRANÇOISE,

PRONONCÉ LE 31 AOUT 1789,

*Dans l'Eglise Paroissiale de Sainte-Marguerite, en présence des trois Districts réunis du Fauxbourg Saint-Antoine;*

PAR M. l'Abbé FAUCHET, l'un des Citoyens choisis pour le premier Comité de la Ville, & actuellement Président du Comité Provisoire de Police de la Commune de Paris, Prédicateur ordinaire du Roi, Vicaire général de Bourges, Abbé Commendataire de Montfort.

---

A PARIS,

Chez
- BAILLY, rue S.-Honoré, Barriere-des-Sergens
- DE SENNE l'aîné, au Palais royal.
- LOTTIN *de S.-Germain*, rue S.-André-des-Arcs
- CUSSAC, au Palais royal.
- Le Portier de la Communauté de S.-Roch.

---

1789.

# SECOND DISCOURS

## SUR LA LIBERTÉ FRANÇOISE,

*Prononcé le 31 Août 1789, dans l'Église paroissiale de Sainte-Marguerite, en présence des trois Districts réunis du Fauxbourg Saint-Antoine.*

*Utinàm & abscindantur qui vos conturbant! Vos enim in libertatem vocati estis, Fratres; tantùm ne libertatem in occasionem detis carnis, sed per caritatem spiritûs servite invicem. Omnis enim lex in uno sermone impletur: Diliges proximum tuum sicut teipsum: quòd si invicem mordetis & comeditis, videte ne ab invicem consumamini.*

Plût à Dieu que ceux qui vous troublent fussent retranchés du milieu de vous; car vous êtes appellés à la liberté, freres. Prenez garde seulement que cette liberté n'irrite vos passions; mais servez-vous les uns les autres par une charité pure. Toute la législation est renfermée dans cette seule parole: *aimez le prochain comme vous-même;* que si vous vous mordez & vous devorez mutuellement, il est à craindre que vous ne vous détruisiez les uns les autres par ces divisions.

*S. Paul aux Galates*, ch. V, ℣. 12 à 25.



GÉNÉREUX défenſeurs de la liberté, dignes émules des martyrs de la patrie, quoique nous vous adreſſions ces paroles d'inquiétude, nous ſommes aſſurés de trouver en vous des ſentimens meilleurs, & toutes les diſpoſitions favorables au ſalut de la France. Non, ce n'eſt pas en vain que nos concitoyens ſe ſeront immolés pour nous rendre libres. Nous ne flétrirons point les palmes de leur victoire, en éteignant, dans la licence, le flambeau de la liberté, qu'ils ont fait rayonner ſur nos têtes. Ils le diſent, les ariſtocrates diſſimulés qui ſe cachent encore au milieu de nous : « Cette liberté, qui nous eſt ſi chere, nous » échappera; nous ne ſommes point faits pour » elle; nous retomberons dans une ſervitude » pire que celle dont nous avons ſi long temps » porté le joug, & que nous paroiſſons avoir » détruite ». Ils le diſent; ils triomphent ſourdement de nos plus légeres diviſions, de nos moindres écarts. Ils nous pouſſent, par des menées obſcures, inſidieuſes, dans les diſſenſions & les déſordres. Ils affectent, les hypocrites, de nous traduire comme des adverſaires de la religion. Quiconque n'adore pas le deſpotiſme eſt déclaré, par eux, ainſi que l'avoit été, par leurs pareils, notre divin modele, ennemi de Céſar. Ces hommes affreux, qui n'avoient ni

foi, ni principes, & qui alors calomnioient la philosophie en paroissant la professer, & en la rendant complice de leurs crimes, qu'ils regardoient comme les droits de la Nature, protestent maintenant que cette philosophie, dont la Providence s'est servie si efficacement pour nous rendre les vrais droits de l'homme & du citoyen, est un délire impie, & que le ministre qui ose en préconiser, dans les temples, les saines maximes & les bienfaits immortels, est lui même un apostat. O vous qui scrutez les esprits & les cœurs, Dieu de l'homme & du citoyen, Dieu de la patrie & de la liberté, Jésus-Christ mon seul maître, présent sur cet autel, où vous vous immolez pour ne faire du genre humain qu'une seule famille, pour nourrir, d'un même pain céleste, tous vos enfans, pour cimenter, d'un même sang divin, l'universelle fraternité; éternel holocauste, offert, à ce moment, pour achever l'expiation des fautes qui ont pu échapper à nos martyrs, & qui peuvent retarder leur admission dans votre gloire; grand & unique Dieu du ciel & de la terre, je vous atteste en présence de vos fideles adorateurs. J'ai toujours abhorré l'impiété, qu'un long mensonge appelle philosophie. J'ai toujours adoré la philosophie, qui est la vérité même manifestée, la raison éternelle communiquée aux hommes pour les éclairer sur leurs devoirs & leurs droits. L'évangile est la philosophie du ciel, descendue sur la terre. La terre l'a défigurée par l'imposture des passions; mais le cercle des erreurs a été parcouru par l'esprit humain. Le Dieu des

ſciences, à qui appartiennent les penſées (1), a excité les hommes de génie, dont il eſt le créateur, à la recherche des premiers élémens de la raiſon. Ils ont retrouvé, dans notre eſſence, l'égalité naturelle, la fraternité ſociale, la liberté réglée par les loix, & les loix véritables établies par la volonté publique, qui eſt l'ordre de Dieu. Ces vérités élémentaires, ſi long temps oubliées & comme perdues dans les menſonges de l'orgueil & de la ſervitude, en renaiſſant du ſein de la nature, vont reprendre, dans l'évangile, leur ſanction divine. La philoſophie, en voyant dans ſa pureté native la ſeule vraie religion, qui ne montre en Dieu que le pere des hommes, & dans les hommes qu'une famille de freres, ne peut manquer de reconnoître bientôt qu'il faut adorer le légiſlateur de l'évangile comme le Dieu du genre humain, & embraſſer la catholicité pure comme la religion de l'univers.

Tremblez, Deſpotes des nations; diſparoiſſez des empires: Dieu & les hommes, la religion & la raiſon s'élevent contre vous; votre regne eſt fini.

Freres, pour conſommer promptement cette révolution, à laquelle aucune autre ne peut ſe comparer dans les annales du monde, mettons-nous en garde contre deux dangers, qui en retarderoient pour nous les effets heureux: l'ariſ-

---

(1) *Deus ſcientiarum Dominus eſt & ipſi præparantur cogitationes.* 1. reg. c. 2.

tocratie cachée, qui exciteroit des troubles parmi nous & triompheroit de nos diſcordes ; la licence ouverte, qui favoriſeroit les deſſeins de nos ennemis & différeroit notre bonheur. François, au moment où vous devenez la premiere des nations, il ſuffit de vous montrer les périls de la liberté. Il faut de la concorde ; il faut des vertus pour être libres ; vous les aurez : vous êtes appellés à la liberté, Freres. *Vos enim ad libertatem vocati eſtis, Fratres.*

Tel eſt le ſecond tribut d'hommages que je conſacre, au nom des citoyens réunis de ces trois vaſtes diſtricts, qu'on peut regarder, dans leur enſemble, comme une des plus grandes cités de la France, à la mémoire révérée de nos martyrs, de ces héros inſcrits les premiers dans les faſtes de la liberté françoiſe, & dont la plupart étoient concitoyens de ce fauxbourg immortaliſé par leur gloire.

LA victoire mémorable qui devient une des plus religieuſes ſolemnités de la nation, impoſe aux fideles François le devoir de conſommer par leur vigilante concorde le triomphe de la liberté. L'hydre de l'ariſtocratie qui portoit dans les nues ſes cent têtes orgueilleuſes, inſatiable de la ſubſiſtance des peuples, & qui de ſes pieds d'airain fouloit comme une vile fange tous les enfans de la patrie, a perdu, en un ſeul jour, en un ſeul acte, & ſes têtes dévorantes & ſes pieds oppreſſeurs. Mais de ſon cadavre renverſé, mille reptiles venimeux s'échappent, ſe gliſſent dans le ſein de nos cités, infectent au loin nos

campagnes, font entendre leurs sifflemens sourds, lancent de toute part le poison de la haine & le feu de la discorde. Freres, soyez en garde : ces serpens se nourriroient de vos entrailles que vous auriez déchirées vous-mêmes, s'abreuveroient de votre sang répandu par vos mains; & engraissés de vos membres épars, gonflés du venin qu'ils auroient repompé de vos veines, ces monstres dévoreroient & engloutiroient la patrie. Il n'en sera pas ainsi, aristocrates sacrileges, restes impurs des tyrans de la France. Vous n'abuserez pas long-temps des peuples trompés par vos insinuations perfides. Vos trames infernales se découvrent. Ne les voyez-vous pas, dignes amis, généreux citoyens, ne les jugez-vous pas, ces ténébreux artisans des malheurs publics? Ils donnent de l'or aux pauvres ouvriers & leur dérobent le pain. Ils excitent la licence pour étouffer la liberté. « Soyez plus libres encore, disent-ils tout haut, ne respectez rien, détruisez tout ». Et dans leur joie barbare, ils ajoutent à voix basse. « Tout nous prospere, ils vont se manger les uns les autres, & nous régnerons sur leurs débris ». Vous régnerez, démons de la France? Vous régnerez? Non, vous périrez par le glaive des loix, éguisé par la justice : ce ne sera point par cette fureur populaire que vous attisiez vous-mêmes, afin que les victimes désignées par la haine publique, & saisies par elles fussent déchirées soudain, & ne pussent déceler, dans leurs aveux, vos horribles complots. Les tyrans ne mourront plus si vîte; ils parleront; & mieux on connoîtra les mesures affreusement savantes des ennemis de l'état,

mieux on appréciera le miracle de notre liberté, le prodige de notre victoire, & l'immortelle gloire de nos héros.

Freres, au nom de la religion & de la patrie, je vous dispute un sentiment, c'est d'abhorrer plus vivement que moi, non pas les personnes, mais les attentats des tyrans de la France. Je les vois; une sombre rage les transporte contre un ministre de Dieu & de la patrie, qui proclame tous leurs crimes. Ah! je n'ai pas redouté les foudres du despotisme; je ne craindrai pas les stylets de l'aristocratie & les poisons du fanatisme. J'ai vécu; le grand jour de la liberté a lui sur ma tête. La France est libre, elle l'est, elle le sera. Grand Dieu! c'est votre ouvrage : que je meure, que je rejoigne nos martyrs, & que j'applaudisse éternellement avec eux au salut des François. Mais tant que vous me laisserez un souffle de vie, ce sera un souffle de liberté. Combien les despotes redoutent la puissance de la parole! Pourquoi? c'est que cette puissance agite le sceptre de la pensée, & que de ce sceptre relevent tous les pouvoirs du genre humain. Verbe de Dieu! parole éternelle! c'est de vous seul que chacun reçoit la mesure de son génie. Vous m'avez donné une capacité bornée, mais un zele intrépide. Je suis à vous & à mes freres. Je ne crains rien. *Etiàmsi consistant adversùm me castra, non timebit cor meum, quoniam tu mecum es.*

Je vous dirai donc, freres bien-aimés, je vous dirai, dans tout l'amour d'un cœur plus à vous qu'à moi-même : Ne recevez point d'argent de ceux qui cherchent à vous séduire, à fomenter des dissensions, à créer des malheurs; de ceux qui vous engagent à l'oisiveté pour faire tomber

l'agriculture & les arts, bouleverser l'ordre social & contrister la nature ; amener la disette, le carnage & l'enfer dans l'empire François. N'acceptez jamais que le prix de vos travaux utiles, le salaire de vos bons services, ou les dons d'une charité sincere. Ne vous laissez point tromper par les déguisemens d'une bonté perfide ou d'un zele menteur. Dénoncez hautement ces corrupteurs qui se travestissent en citoyens. Sous les vêtemens de bergers se cachent & circulent des lions furieux. Ils étouffent leurs rugissemens pour vous surprendre, & déchirer ensuite, par vos mains, la patrie, qu'ils veulent dévorer; mais vous, forts dans la foi, dans cette foi jurée à Dieu, à la nation, au roi & à la liberté, résistez-leur, prenez des témoins, appellez à vous les gardes nationales, ces sûrs & invincibles garans de l'ordre public ; dites : « Voilà « un homme qui veut me corrompre ; il m'offre » de l'argent pour ne rien faire ou pour faire du » mal ». Cet homme ennemi sera conduit sagement aux juges de paix établis par la puissance civile. La justice attentive découvrira bientôt tous les moteurs secrets de ces instigations perverses, de ces machinations affreuses, de ces discordes impies qui tendent à la ruine de l'état. Leur punition, dictée par l'impartialité de la loi, & non par la précipitation de la vengeance, sera digne d'un grand peuple, qui fonde sa liberté sur la justice. Ne craignez point de voir renaître l'antique faveur des tribunaux pour les grands noms. Il n'est plus que deux classes d'hommes dans toute la France, les bons & les mauvais citoyens.

Une des plus perfides manœuvres de nos en-

nemis cachés, eſt de vous inſpirer de la défiance de ceux que vous avez placés vous-mêmes à la tête de la commune, & de vous perſuader que nos généreux chefs ménagent les grands adverſaires de l'état. Un ſage, qui a réſiſté au deſpotiſme dans tout l'appareil de la puiſſance & de la force, & qui a préſidé l'aſſemblée nationale, au moment décisif où les glaives de l'ariſtocratie, levés ſur ſa tête, le lui défendoient : un héros que mille morts n'épouvanteroient pas, qui ne connoît d'honneur que la vertu, de gloire que l'amour des citoyens, de bonheur que la liberté : Quels ſont donc les abſurdes ſcélérats qui oſent murmurer contre ces deux grands hommes, ces premiers des François, ces génies tutélaires de la patrie ? Les mêmes empoiſonneurs de la renommée, qui voudroient inquiéter votre affection pour ces immortels amis, ſi dignes de préſider les citoyens de la capitale & de la France entiere, s'efforcent également de jetter des nuages ſur l'aſſemblée de vos repréſentans & de calomnier leur zele. Freres, voilà encore un des exécrables moyens que les ariſtocrates emploient pour vous précipiter dans les horreurs de l'anarchie. Ils ont, pour le même deſſein, des émiſſaires ſecrets dans les diſtricts. Ils mettent tout en œuvre pour empêcher la réunion, ſemer la diſcorde, former ſoixante iſolemens de citoyens dans la capitale, les écarter du centre où doit ſe réduire à l'unité la volonté commune, verſer la contradiction dans les aſſemblées, diviſer tout pour tout perdre, afin de reconſtruire, avec vos ruines, l'empire du deſpotiſme, & de régner, du moins, ſur le cadavre de la patrie. Avec quel art déteſtable ils abuſent de

votre zele même & de votre patriotisme ! Ils font des motions exagérées pour la cause publique ; ils jettent des écrits incendiaires dans les mains du peuple ; ils ne parlent que de pendre les traîtres. Citoyens ! les traîtres ! ce sont eux ; enveloppez-les, non pour leur infliger, de vos mains, un supplice qui n'appartient qu'au bourreau, mais pour les traduire à l'équité de la commune, & faire enfin sortir de leurs levres, vendues à l'iniquité des despotes, tous les secrets de la trahison.

Les faux zélateurs du christianisme, les défenseurs hypocrites de la patrie diront-ils encore qu'au lieu de calmer votre effervescence, comme il convient à un ministre de paix, j'allume & j'irrite les feux de votre haine contre les méchans ? Freres & citoyens, vous voyez assez leur imposture. Je vous mets en garde, au nom du bien public & de vos propres intérêts, parmi les pieges de la perfidie & les horreurs de la discorde, dont les seuls ennemis de la paix vous environnent. Je vous engage à leur faire, non du mal, mais du bien, en les empêchant de consommer leurs crimes. J'invoque votre vigilance & votre zele, non en faveur de la vengeance, mais en faveur de la loi. Enfin, c'est la sainte concorde, la divine unanimité que je vous prêche, pour rompre les efforts de vos adversaires, & dissiper la ligue impie des scélérats qui vous divisent. Je ne vous dis pas : « Détruisez leur fortune, immolez leur » vie ». Je vous dis, au contraire : « Laissez in» tactes toutes les propriétés dans la nature & la » société ; ne faites mal à personne ; empêchez » seulement les ennemis d'en faire, & ne les » traduisez qu'à la justice ». Cette morale est

tout ensemble celle de l'Evangile & de la liberté. Point de paix avec l'aristocratie, qui ne respire & ne souffle que la discorde. Paix intime entre tous les citoyens, qui ne desirent & ne veulent que le bonheur commun. Votre vigilante concorde, en renversant les desseins des aristocrates, leur épargnera des crimes, leur épargnera des supplices; elle les forçera de renoncer à leurs projets, de cacher leur haine, de l'étouffer, de se montrer François, de l'être, enfin, par la nécessité de le paroître toujours, & par l'ascendant d'un patriotisme devenu univer el, qui gagnera tous les cœurs.

La concorde contre l'aristocratie est donc nécessaire pour conserver la liberté. François, pour la consommer, il faut plus encore, contre la licence ouverte, il faut la vertu.

La licence est l'éternelle ennemie de la liberté. Comme le despotisme vit de crimes, la liberté se nourrit de vertus. La licence ouverte dissipe & use les courages; elle se résout dans le néant de la servitude. La vertu publique est la seule gardienne de la patrie. Ne soyez plus les esclaves des passions, si vous ne voulez retomber dans les fers du gouvernement. Quand chacun cherche son intérêt personnel, selon les caprices de sa cupidité, que devient l'intérêt de la patrie? où est la chose publique? Il n'existe plus alors ni freres, ni citoyens: tous sont les ennemis de tous; &, dans cette anarchie générale, on regarde comme un bonheur de n'avoir un tyran. La charité sociale nous engage à nous oublier nous-mêmes, à nous immoler pour la patrie. C'est l'immortelle gloire de nos martyrs, & le motif pur de l'hommage

unanime que nous rendons à leur mémoire. Dégénérerons-nous de ce noble sentiment, au moment même où nous en sommes les admirateurs, & où nous bénissons le ciel de l'avoir mis dans l'ame des héros qui nous ont rendus libres ? Resterons-nous en arriere des précurseurs & des conquérans de notre liberté ? La perdrons-nous aussi-tôt dans le vice, après qu'ils nous l'ont acquise de leur sang qui fume encore, & qui nous prêche si éloquemment le sacrifice de tout nous-mêmes pour le bonheur de nos concitoyens ? Ah ! freres, je suis un modele imparfait, & il m'est doux de croire que des millions de François ont de plus hautes vertus. Mais je n'ai tenu aucun compte de ma vie pour le bien public, & l'assemblée nationale vient d'anéantir ma fortune. Il est impossible que, dans la destruction ou l'abandon des droits les plus sacrés, nos sages représentans n'ayent pas des vues d'ordre & de justice : si c'est donc pour le trésor commun, pour le soulagement des concitoyens pauvres, & non pour grossir encore les immenses productions du territoire des riches, ah ! j'applaudis, & du fond de mon cœur, à ma ruine. J'ai su vouloir mourir pour mes freres, je saurai vouloir vivre indigent pour eux. Je ne demande rien Je gagnerai mon pain à la sueur de mon front ; c'est la condition de l'homme, c'est l'office du citoyen. Qu'on donne encore, à ce moment, les grandes places aux grands noms : sans doute, enfin, cet abus va finir avec tous les restes de la tyrannie. Mais alors que ce ne soit pas moi qui recueille ces bienfaits de la liberté ; que de plus vertueux, & ils sont communs, en soient enrichis, je suis heureux.

Pauvre & obscur jusqu'au tombeau, je bénirai, en y descendant, la gloire & la prospérité de la patrie.

Citoyens, sans ce désintéressement, il n'est point de patriotisme. Oh! qu'il est doux de voir cette multitude de généreux françois qui en sont animés! La liberté de l'état repose toute entiere sur leur vertu. Avec quel empressement ils ont abandonné, ils délaissent toujours le soin de leurs propriétés & de leurs intérêts pour veiller à la chose publique, pour la défendre & l'enrichir! leurs jours, leurs nuits, leurs talens, leurs fortunes ne sont point à eux; ils sont à la patrie. Quelle assiduité dans les assemblées civiles! quelle sollicitude pour le bonheur commun! quel abandon d'eux-mêmes! quelle activité! quel zele dans nos gardes nationales! Ah! c'est un délice de le croire; mais c'est le bonheur du ciel de le contempler. Il se fait cent mille actes par jour d'un désintéressement pur & d'un patriotisme sublime dans cette capitale. Elle est pleine de grandes ames; elle est remplie de héros. Voilà les premiers fruits de la liberté. Vertu! adorable vertu! tel est donc ton empire sur des hommes libres! O mes freres! mourons les uns pour les autres, mourons de joie, nous sommes des citoyens.

Si nous l'étions tous; si un ramas de malfaiteurs, appellés de toutes les parties de l'Europe par nos ennemis, ou accourus d'eux-mêmes pour infecter de leur licence infame la liberté publique, ne versoit pas la corruption dans la classe des ouvriers sans domicile, qui, auparavant, vivoient de leurs travaux, & qui préferent maintenant, à l'instigation & à l'exemple de ces per-

vers, de vivre de leurs rapines, tout seroit tranquille ; la vertu patriotique exerceroit, dans les familles du peuple, son naturel empire ; un calme heureux auroit déjà succédé à l'orage de la revolution, & un ordre inconnu seroit né soudain de notre liberté nouvelle. Nos adversaires n'auroient trouvé, dans toutes les classes des citoyens, qu'un petit nombre d'esprits aveugles & de cœurs corrompus, qui eussent prêté l'oreille à leurs suggestions. Ils auroient senti leur impuissance. Les nuages rares & ténébreux de la licence se seroient dissipés d'eux-mêmes devant la lumiere universelle & pure de la liberté. La sainte émulation du bien public embrâseroit toutes les ames. Paris, libre, entiérement libre, seroit le foyer de cet amour sublime de la Patrie, qui crée toutes les vertus. Que dis-je? il le seroit. Ah! chers concitoyens, il l'est, en dépit des méchans. Ces vils étrangers, ces rebuts des Nations vont disparoître. Nous allons, avec l'humanité qui convient à un peuple généreux, en purger la capitale & la France.

Ce sont eux qui ont excité tous les tumultes, favorisé toutes les fraudes, privé le trésor national des tributs nécessaires au maintien de la chose publique. Ils ont abusé des anciennes & trop justes prévention des esprits contre des impositions onéreuses, qui se perdoient sans aucun profit, & avec un grand dommage pour l'état, dans les dédales de la fiscalité. François! les loix se préparent pour régler avec une égalité impartiale & une justice attentive les tributs, leur perception & leur usage. Mais, dans l'intervalle, si les subsides manquoient (& c'est l'horrible espoir des aristocrates), si notre bon roi, qui n'a d'intérêts que les

nôtres; si la ville de Paris, à qui tiennent les fortunes; si les sources publiques des richesses de l'état cessoient de pouvoir verser la vie dans l'empire, il s'ensuivroit un bouleversement incalculable; vous manqueriez entiérement de travail & de pain; vous péririez tous. Fermez donc, fermez promptement toutes les issues à la fraude. Que le plus pauvre du peuple ne se laisse pas abuser par un gain du moment, qui, dans peu, lui coûteroit l'existence, immoleroit, par milliers, les familles françoises, & anéantiroit la patrie. A l'ordre, freres; à l'ordre, citoyens; que rien ne franchisse les barrieres sans avoir acquitté les droits. Le roi & la nation, c'est une même chose; il n'y a plus de différence : nous ne sommes tous qu'une même famille; si le chef, si un membre du corps politique souffre, tout est en souffrance; si l'ordre périt, l'état meurt. Il vivra, il vivra éternellement; nous sommes François & libres, notre roi est citoyen; la toute-puissance est dans la liberté. Fuis loin de nous, avec les méchans qui t'excitent, licence ennemie; évanouis-toi comme ces songes d'abord flatteurs, ensuite affreux, qui accumulent, en un instant, dans les ames, après de fausses espérances & de fausses délices, toutes les épouvantes & toutes les horreurs de l'enfer.

Amis, chers & immortels amis de l'ordre & de la fraternité, ce succès est sûr; il est facile; nous avons la volonté du bien & la force de la puissance. Mais il nous reste encore les passions inhérentes à l'humanité. L'exaltation que la liberté donne à nos ames ne nous en affranchit pas sans retour; elle peut, au contraire, les exciter contre les intérêts de la liberté même, & au grand détriment de la Patrie.

Je ne sais quel orgueil, outre nature, s'empare bientôt des esprits libres parmi les mortels, & les pousse vers une licencieuse indépendance, non pas des loix de la cité, mais de celles de la morale, & donne à leurs désirs, quand ils ne contrarient pas, au premier aspect, l'ordre naturel & civil, un caractere d'audace qui épouvante la vertu. En effet, ils ne se soutiennent pas longtemps à cette hauteur où les place le désintéressement patriotique durant la premiere chaleur de la liberté conquise, ces ames qu'une morale divine n'échauffe pas sans cesse de ses feux immortels. La liberté, sans la religion, retombe de son poids dans la licence, & n'est bientôt plus la liberté. La corruption rentre dans son ancien empire : les vices redoublent leurs ravages : la patrie a des loix, & n'a point de mœurs : ou plutôt il n'y a point de patrie; c'est un grand nom sans réalité : chacun songe à ses plaisirs : la chose publique a les paroles, l'amour personnel a les actions : on quitte dans son cœur la patrie pour revenir à soi : l'intérêt propre absorbe la vie, l'intérêt commun ne fait que la couvrir de son ombre : les passions, dans une fermentation plus vive, isolent les cœurs : on n'est plus freres qu'en apparence, on est réellement ennemis les uns des autres; alors la liberté périt, & la patrie n'est plus. Concitoyens ! tous les législateurs ont connu cette vérité suprême : tous ont commis à la religion la sanction des loix, l'égide de la liberté, la garde de la patrie. Nous avons le bonheur, je ne dirai pas de connoître, hélas! on la connoît si peu, mais d'avoir la seule religion qui commande le dé-

ſintéreſſement parfait & la pleine fraternité. Connoiſſons-la donc, enfin; ſachons la ſuivre : on n'eſt abſolument libre que par elle ; ſeule, elle tient ſous le joug ; elle y tient toujours, quand on l'obſerve, les paſſions qui nous aviliſſent & nous dégradent. On n'a le vrai patriotiſme que par elle ; ſeule elle appuie la fraternité ſur des principes immuables, nous montre un autre nous-même dans chacun de nos concitoyens, & met la loi émanée de la volonté publique ſous l'autorité ſuprême du vrai & unique maître de la nature, de la patrie & de l'éternité. Dieu parle par la loi ; Dieu commande par le prince qui agit au nom de la loi ; Dieu voit dans les conſciences les violations ſecrettes de la loi ; Dieu menace de ſes vengeances infinies le contempteurs de la loi ; Dieu ordonne de ſe renoncer ſoi-même pour la loi, Dieu ſe promet, pour récompenſe, à l'obſervateur déſintéreſſé de la loi. Diſons tout en deux ſimples paroles : le parfait chrétien eſt le ſeul être pleinement libre dans l'univers ; il ne dépend ni des hommes ni de ſes paſſions, mais de la juſtice & de ſa conſcience : il eſt le ſeul concitoyen ſûr dans ſa patrie ; l'obſervation de la loi n'eſt point pour lui un effort, un tourment ; elle eſt un beſoin ; elle eſt un bonheur. La philoſophie montre les droits de l'homme & ſes devoirs dans la nature & la ſociété ; c'eſt une lumiere divine. La religion conſacre ces devoirs & ces droits, les aggrandit encore, en pénetre les eſprits, en remplit les cœurs ; c'eſt Dieu même, c'eſt ſon amour qui échauffe du feu divin de la vertu, & les ames vulgaires & les génies ſublimes. Dieu eſt l'ordre, Dieu eſt la patrie, Dieu eſt l'humanité, Dieu eſt la perfec-

tion de l'homme, Dieu eſt tout bien. C'eſt dans ſon ſein paternel que nous ſommes véritablement égaux, véritablement concitoyens, véritablement freres, véritablement amis. L'évangile n'eſt que concorde & union. JÉSUS-CHRIST N'EST QUE LA DIVINITÉ CONCITOYENNE DU GENRE-HUMAIN. La catholicité n'eſt que l'aſſemblée, la communauté, l'unité des freres, fideles à la patrie de la terre, pour s'élever enſemble à la patrie des cieux.

O martyrs de la France, héros de la liberté! la charité, qui a conſacré votre mort pour vos amis & vos freres, vous a ouvert le ciel. Pluſieurs de vous en occupent déjà les trônes, & tous vous devez y régner bientôt. Nos vœux hâtent les jouiſſances de votre éternelle gloire. Nous ſommes encore, nous ſerons toujours votre famille, vos freres, vos concitoyens, vos amis. Quelle émulation cette vérité raviſſante nous inſpire, pour imiter votre dévouement généreux, pour conſacrer, à votre exemple, notre vie à la fraternité; pour conſerver, par notre vertu, la liberté acquiſe par votre ſang, & qui ſe perdroit par notre licence, pour jouir à la mort de vos embraſſemens éternels, & continuer la communication de la France & des cieux, en obtenant ſans ceſſe, du ſeul arbitre de la deſtinée des empires, la grace de la liberté qui favoriſe la vertu, & la grace de la vertu qui éterniſe la liberté! Ainſi ſoit-il.

*FIN.*